

envoie à point nommé, dans ces hautes régions, deux proscrits, le père et le fils, dont le premier est blessé à mort, et n'a que le temps de confier à Jocelyn son enfant qui s'appelle Laurence. Un sentiment assez ambigu, une sorte d'amitié passionnée, s'établit entre l'adolescent et son protecteur, si bien que, lorsque le hasard fait découvrir à Jocelyn que Laurence est une jeune fille, l'amour n'a pas à naître, il est né déjà. Cependant Jocelyn est brusquement rappelé à Grenoble par son évêque, qui, ayant besoin d'un confesseur dans la prison où il va mourir, l'ordonne prêtre à peu près malgré lui. Il ne revoit Laurence que pour lui dire adieu et s'en aller curé à Valneige, une petite paroisse des montagnes. Au bout de quelques années, il perd sa mère ; comme, après les funérailles, il a reconduit sa sœur à Paris où elle habite, il y rencontre Laurence, mais il ne lui parle pas, car le désespoir a fait d'elle une femme perdue. De retour à Valneige, et tout à sa vie de curé de village, il est appelé un jour auprès d'une femme qui se meurt, dans une auberge, sur la route d'Italie. Il y court ; cette femme n'est autre que Laurence, qui expire après avoir reconnu Jocelyn, et le poème est terminé.

Je dirai tout d'abord que, malgré ses défauts, *Jocelyn* n'est pas une œuvre que l'on ait le droit de traiter avec dédain. C'est un beau poème, encore qu'il soit trop long, et que le poète y lasse fréquemment son lecteur par ce flot intarissable dont on ne sait jamais, dès qu'il a commencé, quand il finira de couler. Lamartine n'avait encore rien produit d'aussi considérable ; ses morceaux les plus développés, *la Mort de Socrate*, et *le Dernier Chant du Pèlerinage de Childe-Harold* ne sont rien auprès des neuf chants étroitement liés de cette sorte d'épopée. Le poète a supposé, pour se mettre un peu à l'aise, qu'il publiait un manuscrit